

des chefs indiens et prouverait à insi à ses amis, qu'ils avaient eu tort de ne pas mettre en elle leur confiance.

Pour comprendre le raisonnement de cette jeune fille et la détermination audacieuse qui en fut la suite, il faut bien connaître le caractère espagnol : le courage, l'orgueil, l'entêtement et la confiance en forment le fond ; les femmes surtout ont une indomptable énergie, c'est une race de lionnes ; l'histoire espagnole pullule de faits où les femmes, dans des situations désespérées, ont subitement pris une initiative qui, en entraînant les hommes, les a contraints à les suivre et à sauver avec elles, même la monarchie. Il ne nous faudrait pas remonter très-loin pour trouver des preuves de ce que nous avançons ici.

Dona Sacramento était espagnole de pied en cap, douce, même faible et craintive dans la vie privée ; son caractère grandissait avec les circonstances et se mettait d'un bond à la hauteur des événements ; elle-même s'ignorait, il fallait qu'elle se trouvât ainsi dans une situation complètement anormale pour que, pour ainsi dire à son insu, elle se fût résolue à tenter une démarche si téméraire ; mais une fois cette détermination prise et bien arrêtée dans son esprit, nul obstacle n'aurait été assez fort pour l'arrêter.

Rentrée sous l'enramada, au lieu de se coucher près de sa sœur et de se livrer au sommeil, elle s'approcha de la faible clôture de branches entrelacées qui servait de muraille, surveilla attentivement ce qui se passait au dehors et assista, témoin invisible, à la fin du conseil des chasseurs.

Elle les vit se lever, se séparer, puis finalement se coucher autour du feu.

Elle attendit, immobile comme une statue de marbre, pendant une heure, puis, convaincue que tous dormaient, elle s'enveloppa dans un zarapé, prit à tout hasard un poignard qu'elle cacha dans sa poitrine, donna à sa sœur un baiser sur le front, sortit légère comme un sylphe de l'enramada, passa, sans les éveiller, auprès de son cousin et de Louis Morin, et traversa le camp d'un pas furtif et rapide.

Dona Sacramento alla droit à la sentinelle, résolue à lui demander de la laisser passer et à lui offrir de l'or, si besoin était, pour la faire consentir.

Cette sentinelle, heureusement pour la jeune fille, était un peon de don Gutierre. Le pauvre diable, accablé de fatigue, dormait tout debout appuyé sur son fusil.

— Nous sommes bien gardés ! murmura-t-elle avec un sourire. Et elle passa presque à toucher le peon sans qu'il s'éveillât.

En quelques secondes, elle se trouva hors du camp.

Se frayant un passage à travers les hautes herbes, où bientôt elle disparut, elle descendit rapidement la rampe assez roide de l'émittance et gagna la prairie.

Elle s'arrêta pendant quelques instants, non-seulement pour s'orienter, mais encore pour reprendre haleine ; son cœur battait fort ; la jeune fille, malgré son courage, se sentait effrayée de se trouver ainsi seule dans les ténèbres, loin de tout secours, au milieu du désert.

Cependant cette faiblesse ne fut qu'un éclair ; presque aussitôt